

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Genèse d'une vocation et conquête de l'art

Rodolphe Duguay, *Journal 1907-1927*, texte établi, présenté et annoté par Jean-Guy Dagenais avec la collaboration de Claire Duguay et Richard Foisy, Montréal, Varia, 790 p., 49,95 \$.

Dominique Tessier

Number 109, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37664ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tessier, D. (2003). Review of [Genèse d'une vocation et conquête de l'art / Rodolphe Duguay, *Journal 1907-1927*, texte établi, présenté et annoté par Jean-Guy Dagenais avec la collaboration de Claire Duguay et Richard Foisy, Montréal, Varia, 790 p., 49,95 \$.] *Lettres québécoises*, (109), 54–54.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Genèse d'une vocation et conquête de l'art

Le peintre-graveur Rodolphe Duguay a laissé d'abondantes archives, dont ce Journal qui s'étend sur vingt ans. De cette lecture, qui demande une patience certaine, il ressort que l'artiste nicolétain était toute humilité et manquait de confiance en lui. Ce qui ne l'a pas empêché de « monter » à Paris durant l'entre-deux guerres...

JOURNAL | DOMINIQUE TESSIER

PETIT-FILS DU CÉLÈBRE CALIXTE DUGUAY, RODOLPHE DUGUAY est né à Nicolet en 1891. Ses débuts en peinture, il les situe en 1912. En 1919, il étudie brièvement avec Suzor-Côté, son aîné d'une vingtaine d'années qui alla lui-même étudier en France à la toute fin du XIX^e siècle, puis passe la majeure partie des années vingt à Paris. Il se joint donc à ces Québécois — des artistes, mais aussi des étudiants en médecine, en théologie... — déjà assez nombreux qui commencent à former une véritable petite communauté en territoire hexagonal.

Le *Journal* couvre d'ailleurs presque exclusivement les années parisiennes car, pour des raisons obscures, Duguay détruisit ses carnets I à XII (du 20 janvier 1907 au 28 mai 1928) et en fit un résumé qu'il intitula *Copie abrégée de mon journal*. Arrivé à Paris, qu'y cherche le peintre ?

Ce n'est pas la capitale de l'art d'avant-garde que fréquente Duguay, mais celle plus classique des institutions et des idées qui ont façonné l'essentiel de ce qui est reconnu comme la culture française traditionnelle,

résume, en avant-propos, Laurier Lacroix, professeur au Département d'histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal. Dans un Paris en pleine effervescence, Duguay se montre fervent admirateur de la « grande » culture française, celle qui a déjà pénétré les milieux canadiens-français éclairés. Retour vers les racines, en somme...

Avec Duguay, on est à mille lieues d'un Riopelle viveur, flambeur, buveur, proche des surréalistes, qui a vite fait de développer un style ample et véhément. « *Journal d'un anti-héros* », écrit encore Lacroix. Rodolphe Duguay cultive en effet l'art du doute avec componction ; ici, on le découvre se définissant comme homme des éternels recommencements, comme s'il ne pouvait se percevoir en artiste accompli, et habité par une éternelle inquiétude. « *Quels progrès vais-je faire cette année ?* » se demande-t-il ainsi en septembre 1922, alors que voilà bien une décennie qu'il peint « officiellement ». En août 1923 : « *Mon Dieu ! Mon Dieu ! Marie ! Quand pourrai-je enfin faire quelque chose de passable du moins ? Que je souffre !* » L'artiste planche ferme sur ses dessins, croquis, esquisses, se refuse à toute complaisance quant à la qualité de son travail. A-t-il réussi quelque avancée qu'il s'emploie à la dénigrer aussitôt. Cher Duguay, foncièrement pessimiste, manquant maladivement de confiance en lui-même, à la fois prêt à frapper à toutes les portes pour devenir un « vrai » peintre et prompt à s'autoflageller.

L'homme poursuit un idéal, que seul Paris semble pouvoir lui révéler. Il lit sur les peintres, arpente le Louvre et les autres grands musées. Étudie à la fameuse



Académie Julian, dans le VI^e arrondissement, qui préparait les élèves aux concours de l'École des beaux-arts. Des modèles nus posent. « *C'est peu édifiant un tel atelier... c'est un peu cochon.* » Il étudie, travaille, et souffre encore et toujours !

Oui... Oui... Viendra pourtant un jour qui n'est peut-être pas loin, que j'enverrai l'Académie au diable et que je me livrerai au paysage, seulement au paysage que j'aime mille fois plus que cette étude de bonhommes nus.

De fait, le ton de Duguay, surtout pendant ses trois premières années d'apprentissage parisien, apparaît bien geignard et finit par lasser passablement le lecteur. L'homme semble prendre plaisir à se plaindre, et son *Journal* s'apparente à une longue série de lamentations. Heureusement, l'esprit change quelque peu, justement après ces trois années, lorsque Duguay s'assume comme paysagiste.

Duguay est fasciné par le paysagiste Jean-François Millet, et grand admirateur des Rousseau, Dupré, Corot, Guigou, Rembrandt. S'il réfléchit sur l'art, ses propos sont cependant parfois primaires.

Rodin... à en juger par ses œuvres du musée qui porte son nom, c'était un vil homme, sans la moindre pudeur, un cochon, rien que ça... et dire que ces gens ont eu du génie. C'est regrettable. Et dire que je suis un de leurs admirateurs, oui admirateur de leur métier de peintre.

Croyant, dévot, fort d'une foi assez naïve — il invoque Dieu, Marie, fait ses prières quotidiennes, voit régulièrement son confesseur... —, Duguay est puritain et pudibond. Est-ce là ce qui, foncièrement, le pousse vers les natures mortes et les paysages plutôt que vers les corps ? Mais le peintre se définit aussi comme un « homme de la terre », comme une sorte d'artiste paysan, en somme, qui n'aime rien tant que la nature. Rodolphe Duguay nous invite donc à le suivre sur le chemin qui le mène à la conquête de la peinture et du paysage.

Le voyage s'avère parfois morne car ce *Journal* n'est pas, c'est le moins qu'on puisse dire, un monument littéraire. Duguay notait une tonne de détails insignifiants, de ses ablutions journalières au lavage de ses chaussettes : voilà qui n'est guère transcendant. On lira plutôt ce *Journal* pour ce qu'il révèle de l'artiste et de son époque. À cet égard, on soulignera le travail de recherche de Jean-Guy Dagenais, qui semble considérable, tout en déplorant l'absence de chronologie biographique et les fautes d'orthographe assez nombreuses qui parsèment l'ouvrage.